

Dans l'aiguille du mécanisme

Cette société, j'ai participé à sa construction. Je me tiens le dos droit, la tête haute et les yeux brillants d'enthousiasme. Chaque effort, chaque sacrifice, chaque idée que j'ai partagée a laissé une marque ici, dans ces murs, dans ces rues que j'emprunte chaque jour. C'est comme ça que beaucoup la décrivent, ce « paradis » que j'ai contribué à créer. Il faut admettre que tout semble presque parfait, à la limite d'un idéal.

Le tic-tac des horloges que j'ai longtemps passé à ajuster est distant ; il me berce comme une musique douce, presque hypnotique. Chaque seconde semble précieuse, parfaitement ordonnée, dans un mouvement mécanique. Dehors, le bruit sifflant des locomotives à vapeur se fait entendre, un écho qui témoigne de la puissance de cette machine. Alors que je m'assois paisiblement à mon atelier, comme chaque matin, je débute ma mission et confectionne mes précieuses horloges. Le temps n'est qu'une chose subjective, quand on y pense. Il se déforme et se contracte, selon l'état dans lequel on se trouve.

Peu importe cette réflexion, ma tâche passe en premier, mon travail, ma raison de vivre. Alors que mes mains s'affairent à assembler ma nouvelle horloge, je cesse de me concentrer sur ce que je fais. Mes doigts bougent tout seuls, comme si mon corps savait mieux que mon esprit ce qu'il doit faire. Les gestes sont précis, l'assemblage se fait sans que j'y pense. Mais au moment où je contrôle chaque mouvement, le verre que je m'apprêtais à poser sur le mécanisme se brise dans ma main. Un bruit sec, presque violent, résonne dans l'atelier, brisant le silence que j'avais soigneusement entretenu depuis si longtemps. Les morceaux de verre tombent sur la table, et au milieu du chaos, je remarque quelque chose. Quelque chose d'étrange. Les morceaux sont placés d'une façon qui me permet de voir au travers. Et là, au milieu des éclats, quelqu'un me fixe, droit dans les yeux. Son visage est très fin, presque translucide. Il semble marqué par une fatigue profonde. Il est si épuisé, comme si chaque souffle était un combat. Une tristesse infinie m'envahit en le regardant. Comment quelqu'un peut-il en arriver là ? C'est la première pensée qui me traverse l'esprit.

Alors que je crois rêver, je frotte mes yeux avec ma main, un geste instinctif, comme pour chasser cette illusion devant moi. À ma grande surprise, le reflet dans les morceaux de verre m'imite parfaitement, sans délais. Mon cœur se serre. Comment cela est-il possible ? Je suis là, face à cette image qui me semble à la fois familière et étrange. Dans ce tourbillon de pensées et de rouages, plusieurs questions me traversent l'esprit : Suis-je celui qui façonne la société, ou est-ce elle qui me façonne ? Dans ce monde où chaque tic-tac est une marchandise, où chaque geste a un prix, est-ce que je suis encore maître de mes actions, ou suis-je devenu une simple pièce dans cette machine géante qui m'écrase peu à peu ? Le capital, les profits, le temps... tout cela se fond dans un cycle sans fin.

Ma vision semble plus claire, alors que ma routine vient d'être perturbée. Je sors de mon atelier, tout droit vers le devant de ma boutique. Des étagères remplissent la pièce, avec tant d'horloges que je ne les compte même plus. Chacune d'elles reflète des heures, des jours, parfois même des semaines de travail. Alors que j'admire leur beauté, une sensation de honte m'envahit, et mon regard se pose sur les prix affichés, si élevés que moi-même, leur créateur, celui qui a consacré un temps inimaginable à les confectionner, ne peut même pas me permettre d'en acheter une. J'ai donné mon temps, mes efforts, mes mains et ma santé pour produire de simples objets qui, au final, m'échappent. Elles sont là, ces horloges, figées dans leur perfection, prêtes à être vendues à des prix qui n'ont aucun rapport avec la valeur de leur création. Et moi, dans cette société capitaliste qui valorise l'argent avant l'humain, je suis devenu l'esclave de ma propre production.

Puis, je marche hâtivement vers la porte, je dois sortir de cette prison. La poignée tourne dans un grincement agressif, et la lumière du jour me frappe en pleine face, m'aveuglant pendant quelques secondes. Quand mes yeux s'habituent à la clarté, je vois autour de moi une foule de gens. Ils sont partout, complètement absorbés dans leur travail. Leurs gestes robotiques les rendent semblables à des machines vivantes. Leurs visages sont heureux, mais il s'agit d'une joie qui masque la fatigue et l'épuisement. Leurs corps sont faibles, maigres et usés, comme si chaque mouvement leur demandait un effort colossal. Je vois leurs mains trembler, leurs regards sont vides, mais ils continuent, encore et toujours, sans prendre de pause. Ce capitalisme a fait d'eux des rouages de sa machine, et malgré leurs sourires

forcés, ils n'ont plus de liberté. Et moi, ici, au milieu de cette foule, je me demande : Comment ai-je pu contribuer à tout cela ? Cette société qui m'a forgé, qui m'a appris à produire sans relâche, sans jamais vivre réellement. Être considéré comme une simple machine, est-ce cela le prix que la société exige?

J'aimerais pouvoir dire que je ne me vois pas moi-même comme une machine. J'ai été façonné, comme toutes ces horloges que j'ai construites, dans le but d'être précis, efficace, et de ne jamais faillir. Ma routine est devenue mon quotidien. Mes gestes automatiques sont les mêmes chaque jour. Ils forment les rouages de quelque chose qui me dépasse. Loin de moi l'idée de nier l'existence d'une certaine forme de liberté, mais ce que je sais, c'est qu'il faut atteindre le bon côté pour en posséder une vraie. Quand à moi, je me vois me perdre dans ce système qui m'a appris à travailler sans jamais m'arrêter, au prix de ma propre qualité de vie. Si je ne suis pas encore une machine au sens propre, je suis pourtant bien une pièce dans cet engrenage capitaliste. Je suis un corps humain qui, à force de répéter les mêmes gestes, a fini par se perdre lui-même en chemin.

Abby Duchesne-Launière